

Lo premi soulon de la terra

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 47

PDF erstellt am: **17.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215964>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—

six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.

Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Les personnes qui s'abonneront au
CONTEUR VAUDOIS
pour 1921, recevront ce journal

gratuitement

dès ce jour jusqu'au 31 décembre 1920,
en s'adressant à l'administration,
Pré-du-Marché, 9, LAUSANNE.

Sommaire du Numéro du 20 novembre 1920. — Automnale (R. M.). — Lo Vilhio Dêvesa : Lo premi soulon de la terra (Marc à Louis du Conteur). — Coup de chapeau (J. M.). — A l'étable et à la basse-cour (C. P.-V.). — Lâcheté (O. D.). — Bénédiction (E.). — Chez les gosses (A. E.). — FEUILLETON : Fille des champs (Dr Chatelain). — Association des Vaudaises.



AUTOMNALE

... Quand elle avait un livre effronté comme un page
Il soufflait à propos pour lui tourner la page...

Michel Zamacois.

MAIS Norette-Eléonore Rosier, qui lisait au fond du jardin clos sous les arceaux d'une tonnelle enrubannée de vigne pourpre, n'entendait point que le zéphir automnal, soufflant en rafale ce jour-là, vint indiscrètement et mal à propos, interrompre une lecture passionnante. Aussi était-ce pour contrecarrer le plaisir qu'un tel zéphir prenait à l'ennuyer que — nerveusement — elle ramenait, d'un doigt léger où riait une petite gemme, la page réfractaire à sa place.

Comme le zéphir ne se lassait point à ce jeu, la jeune femme répéta son geste charmant de grâce féminine, vainement et à plusieurs reprises, puis comme toute femme eût fait qui est aux prises avec un élément rebelle et invisible qu'elle est impuissante à soumettre d'un regard ou d'un sourire, Norette-Eléonore Rosier appuya gravement sa tête dans le creux de sa main délicieusement blanche et se mit à songer.

« Je me suis mariée, il y a dix années... déjà. » Cette phrase fut la première qui lui vint aux lèvres tout naturellement étant en parfaite harmonie avec le paysage automnal dont elle complétait si admirablement le décor féerique par la gravité de sa physionomie et l'attitude songeuse et lasse que tout son corps avait prise.

« Dix années... déjà. », répéta Norette et, à cause de la direction imprimée par cette phrase au monde de ses pensées, soudainement, le spectacle qui l'environnait, lorsqu'elle se prit à le contempler, eut une signification nouvelle, inconnue et un aspect insoupçonné qui la surprirent. Quoi, tant d'automne l'avaient attristée et rendue inquiète aux portes de l'hiver dont il est le royal annonciateur; tant de fois elle avait frissonné en écoutant d'une oreille distraite l'appel désespéré de la nature agonisante et jamais encore, aussi loin qu'elle se souvenait, elle ne s'était sentie à même, sinon de comprendre, du moins de saisir le symbolisme admirable que comporte l'automne beauté.

Alors, ses yeux dessillés, illuminés d'une flamme nouvelle trahissant une compréhension subtile et intense s'ouvrirent tout grands sur le monde extérieur pareils à de grandes portes, depuis très longtemps fermées sur une salle immense et merveilleusement parée et dans laquelle le spectacle est un enchantement. Tous ces automnes d'antan n'y dansaient-ils pas une ronde éperdue; ses automnes de jeune fille, de vierge et de jeune épousée, tous incompris tant qu'ils étaient légers, joyeux et étourdis n'y étaient-ils pas l'arrivée de leur aîné : « l'Automne d'une Vie ».

Et tant il est vrai que les choses extérieures n'ont de signification propre qu'à travers l'interprétation qu'en donne notre état d'âme, l'automne dont Norette-Eléonore Rosier venait d'avoir la révélation soudaine lui apparut digne de recevoir ses confidences de femme incomprise.

Ce fut alors qu'elle ferma son livre, se leva, prit par la main ses enfants qui jouaient auprès d'elle, et, bien qu'il se fit tard dans l'après-midi, partit pour les forêts rousses, les champs aux colchiques révélateurs et au retour, pour les parcs aux chrysanthèmes échevelés.

Son geste spontané d'aller à ce qui venait de lui être ainsi révélé fut largement récompensé. Car l'automne a des générosités que les autres saisons n'ont pas. C'est pourquoi, en rentrant, à cause de toutes les splendeurs auxquelles elle avait participé comme à une fête et aussi à cause des souvenirs, Norette écrivit ces simples mots sur les pages jaunies de son album de jeune fille qui jadis recevait ses confidences : « Les choses sont consolatrices et les paysages, quelque grands que puissent paraître leur indifférence et leur mutisme, consolent mieux de la méchanceté des hommes que les hommes eux-mêmes. L'automne a compris à mi-voix ce que les êtres qui me sont chers n'ont jamais su comprendre. »

Et comme son mari lui reprochait d'être sortie au risque de n'être point prête à se rendre à l'invitation de leur voisin, Norette-Eléonore Rosier répondit, rêveuse : « Ah, oui, c'est vrai... je les avais complètement oubliés. » A ce moment, une feuille morte, indiscrètement, tomba sur la croisée, semblable au billet doux et parfumé qu'aurait lancé du jardin un amant passionné; attention délicate de l'automne envers sa fervente amie.

R. M.

MEDOR ARTISTE. — C'était devant un magasin d'art dans la vitrine duquel était exposé le portrait à l'huile d'une dame d'une ville voisine.

Un grand chien lévrier se précipitait avec des démonstrations étranges contre la glace de la devanture. Un attroupement s'était formé : « Il est enragé ! Il est enragé ! » criaient-ils de tous côtés. Et déjà les signes de la peur apparaissaient sur les visages. « Allez donc chercher un fusil ! disait-on. Il faut le tuer avant qu'il morde quelqu'un. » Un nouvel arrivant intervint, qui sauva la pauvre bête.

— Mais non, mais non, fit-il, ce chien n'est pas du tout enragé. Il a été enlevé il y a quelques jours à sa propriétaire qui habite ***. Et ce portrait est justement celui de cette dame. Il la reconnaît... C'est moi qui l'ai peint !

Tel père, tel fils. — Rapineau se plaint à son fils des mauvais procédés d'un de ses amis.

— A ta place, je n'hésiterais pas. Je lui écrirais qu'il est un polisson.

— Si tu crois que je vais dépenser dix centimes pour ça !

— Tu n'es pas obligé d'affranchir.



LO PREMI SOULON DE LA TERRA

(Tous droits réservés.)

L'età lo premi dzo du la fin dau deludzo.
L'ouvrà l'età tsezà, on vayà min d'einludzo.
Noé l'età setà, vè l'artse su on banc.
Caressive ia barb' à n'on vilhio bocan
Que lèvrà la quava ein lâteint sè pétolo.
Le quegnive on papà d'onn'agence agricole
Iô l'ai avai marquà :

« Granna po sti tsautein,
Qu'on pao sè proturà sein risquà trau d'erdzeint.
On recomande à ti 'na plianta qu'è novolla,
Que baillera destra, qu'è pe bouna que balla,
La vegne qu'on l'ai dit, que fourne d'ai resin :
Quand ie sant fermeint, on l'appelle lo vin.
L'è bon, l'è dâo, l'è san, ie fâ tsantà et rire,
Baille foice et amou.... »

Noé ie sè revire

Po reteri la barb' à son vilhio bocan.
« Foore ! amou ! que ie dit ! Mè que l'è sixceints an !
Se bahia... Eh bin vâ ! Vu pliantà de cliia vegne
Eh... eh ! et agottà lo bon cliia de cliia gourgne. »
...Dinse de, dinse fé, et onn' annàie apri
Noé l'età dzoiau d'avai pu veneindzi
Et betà son novi dein onna barelietta.
Quand lo fut fermeint, preind onna botolietta
Câ voliàie agottà clii bret qu'on dit tant bon.
Le trace ào bossaton, bâi trâi verro ào guelion,
Pu quatro, cin, et six, sat, houit, et dein sa panse
Noé ie sè cheintà 'na chaleu de mêtance;
Seimbliàie que l'avai quasu ceint ans de moïn
Tant l'età vi et dru, ie châtave à pi djeint
Lo bossat, tot dzoiau ein peinsaint : « Su dzouveno ! »
Le monte lè z'ègrà et va pè la cousena
Iô madama Noé couèssâ sa soup'âi tchou.
Su lo cotson l'eimbranse, et pu dèso lo cou
Lâi fâ : « Coui ! coui ! coui ! » Risâi quemet on fou,
Et lè get rovillieint quemet on tsat que miaule
Por avâi de la tsè ào bin de la grenaula.
Sa fenna l'ai dèssâ : « N'i-to pas vengnâo,
Tè qu'a fè lo deludzo... itre dinse amouâirâo !
Vilhio fou, laisse-mè bouli mè scorsonéro. »
Noé, adî Noé l'etàie, redècheint bâire on verro.
Bèvessâi ein tsanteint ! Tsantâie ein bèvessaint :

No farein

Dau bon vin,

Vau ringâ lè plie solido

Foudrà que sè tignant bin.

Sè cheint adî plie fort. Eimpogne pè la quava
Son bocan, brè teindû et ie fusâi la ruva.

On l'oïessâi bramâ : « Le dèfyo Tserpelioù ! »

Que vigne tot solet, ào que vignant lè dou ! »

Et la mère Noé l'oïessâi clii grabudzo,

Dessâi po l'èpouâiri : « Le vé queri lo dzudzo ! »

Sé pas cein que l'ai a : du que no seïn maryâ

L'è bin lo premi coup que l'è dein clii l'età. »

« M'eïn foto de lon dzudzo atant que de 'na rava. »

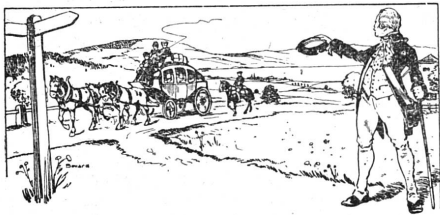
Que repondâi Noé, tandu que ie fîfève.

La mère, po sti coup, va queri sè valet

Que tsapliâvant dau bou : Sème, Cham et Japhet,

Et décheint avoué leu et sè trài balla-felhie
Vère qu'avà Noé. le fasà la dzenelhie,
Chôatève à pi-cliotsetta: « Ah! ah! quiqueriqui!
Que fasà, miau! miau! mouh! bè! hon! quiqueriqui!
Pu couchive adì mè sè teni do bosset.
« On derà, se desà, qu'on è ein carrouset.
Qu'ài-vo tant à veri! L'età quie tot étourlo,
Quemet la pudra l'è aprì qu'a fè tsimpurlo.
Pu ie soo sè solà, doùte son broussetout,
Trè sa tsemise! « Eh! mon Noé ie vint fou,
Que la fenna desà, eh! mon té te possibllio,
On coo de six ceints ans! Tè mettrant dein la Bibbia,
Et le sarà bin fè! Tè foudrà on titeu!
T'i adrà po Cery! Vè queri lo bon Dieu.»
Cham, son valet, risà, na pas Sem et Japhet,
Cà de vère tot cein fein étant tot motset,
Quand lo bon Dieu l'arreve et ie dit: « Qu'è-te çosse?
T'a min de caleçon, et pu t'a trè té tsausse!
L'è dau biau, vâi ma fâ; on gaillà quemet tè
Eh bin! asse veré que su Dieu tot solet...»
« Tot solet, fâ Noé, l'autro l'è... vòutron frère
Que l'è de coute vo, n'è pas... pas vòutron père.
Vo ressemblie à tsavon. Vo... vo... dessurve ein tot,
Cein l'è cou... cou... courieu... Vo... vo z'ite dou... vo!»
« Vâi drobblio, cli soulon, lo faut laissi tranquille
Et lâi bailli dèman dau thé de camamille.»
« Ma... mille... » fâ Noé ein trabeteint tot bas.
Et sein itre fotu de pouà sè relevà.
Pu sè met à ronflià ein sè tegneint la panse,
Adan, lo leindèman, signève l'abstinence.
Marc à Louis, du Conteur.

Un mot d'enfant. — Dans une leçon de religion, une fillette devait raconter que les Israélites élevèrent dans le désert des autels à l'Eternel. Le mot « autel » lui échappant, et comme elle n'était pas forte sur l'orthographe, elle dit tranquillement :
— Ils élevèrent des sanatoriums à l'Eternel. D.



COUP DE CHAPEAU

VOUS avez sûrement été à l'école dans votre jeunesse ? Tout le monde commence par là sa carrière. Vous vous y êtes donc trouvé avec de petits camarades. Les uns sont devenus vos amis. Les autres ont peu à peu disparu de votre souvenir; leur nom même, parfois, ne vous rappelle rien. Il est encore une catégorie intermédiaire, dans laquelle sont ceux qui, sans avoir part à votre amitié, ne vous sont pas indifférents. Les circonstances ou le hasard règlent seuls vos rencontres avec eux. Mais ces rencontres vous font plaisir. Seulement, elles ne sont pas sans risques : Un beau jour, vous reconnaissez un de ces anciens camarades de classe que vous n'aviez vu depuis longtemps. Vous vous avancez, le sourire aux lèvres, la main tendue :

— Hé, salut! mon vieux, comment va ? Oh ! quelle heureuse surprise ! Qu'es-tu devenu ? Il y a un moment qu'on ne s'est rencontré, crois-tu !

Pas d'écho; pas de sourire répondant au vôtre; pas de main saisissant votre main dans une cordiale étreinte. Un œil indifférent ou surpris, une bouche pincée, la main dans la poche ou au pommeau de la canne :

— Je ne vous remets pas, monsieur; vous faites sans doute erreur ?

— Mais non, mais non, je ne fais pas erreur: je te reconnais bien, mon vieux Bristache.

— Oui, en effet, Bristache c'est moi. Mais vous, qui êtes-vous ?

— Allons donc, tu ne me reconnais pas ?... Mistouche, ton vieux camarade de collège. Tu te souviens, à présent ?

— Ah !... oui... Mistouche... oui, oui... il me semble... en effet... Vous allez bien ?...

— Ah ! ben, mon colon, tu ne vas pas me voussayer; deux vieux copains. Vous savez, vous autres, Bristache et moi on a fait tout le collège en-

semble. Te souviens-tu du père Chose... comment déjà ?... Machin ? Mais oui, tu sais bien... le pion... Rave, après tout ! Oh ! mais, ce que je suis content de te retrouver comme ça, par hasard... On va prendre trois décis, dis ?

— Ah ! non, merci... je ne puis pas... je suis très pressé. Excusez-moi... une autre fois... Au revoir !

— Au revoir !... Ah ! ben mince, alors !

Que veux-tu, ami Mistouche, Bristache t'a oublié. D'avoir limé ensemble vos fonds de culotte sur les bancs du collège, ce n'est pas une raison pour vous revoir, pour reprendre des relations quasi-éternelles. Finie, l'école ! Autres temps, autre situation : autres désirs, autres relations.

Je t'accorde que Bristache aurait pu être plus aimable, plus poli, tout au moins. Mais que veux-tu, il ne tient pas à toi. C'est son droit. Tu peux, après tout, aussi bien te passer de lui que lui de toi, j'imagine. Allons, n'y pensons plus. Quand tu le rencontreras en rue ou autre part, ce gommeux de Bristache, eh bien tu ne feras pas plus attention à lui que s'il n'existait pas. Que diable ! tu n'en es pas à un coup de chapeau près.

Et puis, tu sais, mon cher, ce ne sont pas ceux qui ne veulent plus du tout vous reconnaître ni vous saluer qui sont les plus désagréables. Avec eux, au moins, on est au clair, on est fixé. Les insupportables sont ceux qui ont une « myopie » intermittente, qui, suivant les circonstances ou les personnes en compagnie desquelles ils sont ou vous êtes, vous sautent au cou avec d'étouffantes protestations d'amitié, ou bien feignent ne pas vous voir ou ne vous avoir jamais vu. Pour ceux-là, Mistouche, pas de pitié : l'affront public de la rupture définitive, irrévocable.

Pas vrai ?

J. M.

UN RAPPORT. — Un employé de chemin de fer, chargé de rédiger un rapport sur un accident, s'exprimait ainsi :

« M. X., de tel pays, un bras cassé; M. B., de telle ville, graves contusions à la poitrine; M. M., commis-voyageur, une jambe fracturée; M. P., négociant, nombreuses blessures à la tête; on espère cependant que l'amputation ne sera pas nécessaire. »

Une autre fois, le même employé envoyant son rapport, le terminait par ces mots :

« Cinq tués, onze blessés, huit précipités dans la rivière. A part cela, aucun accident à déplorer. »



A L'ÉTABLE ET A LA BASSE-COUR

POUR aujourd'hui, occupons-nous un peu des bêtes de nos étables et de nos basses-cours, et voyons comment elles répondent à notre appel.

Lorsque les conducteurs d'une paire de bœufs veulent les faire avancer, ils se servent d'une formule composée de trois mots : *Zouli ! Moutei ! Fromein !* Dans le canton de Vaud, on dit encore cette variante : *Djaillez !* (Marqueté.) *Meriau !* (Miroir.) *Hlori !* (Fleuri.)

Rien, mieux que le mot *Meriau* ne saurait désigner le poil de certains individus de la race bovine dont le pelage noir, lustré, aux reflets métalliques, n'est pas sans analogie avec la sombre réflexion des miroirs en bronze dont se servaient les Anciens. Souvent la formule change Fleuri par *Botzà*, mot qui signifie tacheté, moiré, à plusieurs teintes.

La plupart des noms imposés par les bouviers aux génisses et aux vaches de leurs troupeaux pourraient figurer dans les plus gracieuses églises : *Baronne*, *Belle*, *Belotte*, *Blanchette*, *Boquet* (bouquet, panachée), *Brillante*, *Brunette*, *Diamant*, *Dzailletta*, *Etoile*, *Fleurie*, *Fromenche*, *Grevotte* (presque

noire), *Griotte*, *Margot*, *Marquise*, *Meuron*, *Mignonne*, *Morelle* (noire), *Moutaille*, *Pavillon* (panachée de blanc et de noir), *Rosa*, *Rosette*, etc., etc.

On donnait autrefois le nom de *Rebecca* aux vaches dont les cornes étaient « rebouchées », c'est-à-dire retournées en dedans, mais en 1570, à Genève, le Consistoire défendit l'application de ce vocable à la femelle du taureau, par révérence pour le souvenir de la femme d'Isaac.

Nous venons de voir le langage que les campagnards parlent à la race bovine. C'est autre chose, quand ils s'adressent au cheval. Veut-on l'exciter, le faire marcher en avant, on lui dit : *Hiù !* ou *Huà !* pour prendre la gauche : *Dià heu !* pour tourner à droite : *O huô !* *O hiô !* pour faire quelques pas à reculons : *Arri !* et pour s'arrêter : *Ouô !* ou *Huez !* Ces commandements varient d'ailleurs suivant les contrées.

Lorsque les Américains parlent le langage des charretiers, ils disent pour avancer : *Haie !* ou *Hue !* pour aller à droite : *Huhau !* ou *Hurhau !* et pour tirer à gauche : *Dia !* Essentiellement progressifs, ils ne parlent ni de s'arrêter, ni d'aller en arrière.

Suivant les celtophiles, *dià* signifie cheval et, dans la langue enfantine, *hiuhiu* a la même signification.

Dans la basse-cour, on entend les appels les plus divers, le porc, toujours inquiet et grognon, répond, lorsqu'il est encore jeune, à *Ti ! ti ! ti ! ti !* plus tard, il accourt au cri de *Tia ! tia ! tia !*

Criez aux canards : *Bouri ! bouri !* vous verrez leurs jambes cambrées les servir admirablement; la poule accourt de loin, avec sa nombreuse famille, dès que la pourvoyeuse apparaît en criant : *Tihita ! tihita !* ou *Pioûtes ! pioûtes !* mots que l'on peut indifféremment traduire par *toutes* ou par *petites*. Quant à *bourit*, c'est l'ancien nom du canard, la femelle s'appelait *bourite* et ses petits *bourots*.

Les chèvres, les moutons, les agneaux et les chevreux suivent à l'appel : *Brrr ! Brrr ! Ta-a ! ta-a !* A celui de *Tai ! tai !* ils savent fort bien que l'on a quelque chose à leur domer; les vaches laitières s'empressent d'offrir à l'homme leur riche produit dès qu'on leur dit : *Tai ! tai ! oh ! oh !* Les pâtres des Alpes se servent de la formule *Uliabà ! Uliabà !* connue dans le moule entier par le *Ranz des Vaches* de la Gruyère. Dans les régions où les brebis nombreuses donnent leur lait qui fournit ces petits fromages appréciés, on les rassemble, pour les traire, en modulant d'une manière douce : *Obébià ! obébià !*

Autant que l'on peut en juger, ces cris diffèrent beaucoup suivant les lieux. Dans son *Glossaire*, Bridet dit qu'on appelle les poules avec : *Pilon ! piletta !* les agneaux et les chevreux avec : *Bedet ! bedet !* ou *Beguet ! beguet !* les brebis avec : *Biha ! biha !* Le même auteur donne pour l'appel du pourceau les trois formes suivantes : *Oche ho ! oche ho !* — *Kadzon ! kadzon !* — *Kadzou ! kadzou !*

Le chien du berger fait marcher le troupeau sur quelques signes et quelques coups de sifflet du pâtre. Si un ennemi se présente, notre gardien vigilant et fidèle s'élance sur lui à l'excitation de *Xi-xi !* et, si nous sommes mécontents de son service, il s'éloigne, la queue basse à la seule interjection : *Houzé !*

(D'après Blavigrac.)

C. P.-V.

LACHETÉ

LES époux X., dompteur et dompteuse de profession, ont très souvent des discussions qui tournent à l'aigre et finissent très mal. Mme X., surtout, est très nerveuse, même il lui arrive quelquefois de lancer à la tête de son mari, tout ce qui peut lui tomber sous la main. Ce dernier, moins emporté, se contente de s'esquiver et ne réapparaît que quand il juge la fougue apaisée.

Or, l'autre soir, la querelle était des plus graves; notre dompteur pensait battre en retraite comme à l'ordinaire, mais cette fois sa femme ne l'entendait pas de cette oreille; elle se mit à le poursuivre en brandissant un tisonnier; le pauvre homme n'eut que le temps de se réfugier dans la cage au tigre royal, afin de mettre entre lui et sa furie un écran protecteur, en l'espèce la grille de la cage d'abord et le corps du félin ensuite. Devant l'impossibilité d'atteindre son souffre-douleur, la dompteuse dut se contenter de lui crier avec rage :

— Ah ! je te reconnais bien là, grand lâche que tu es !
O. D.